

ADÉLAÏDE LE CHEVALLIER

HERETIQUES



Atramentar

Publié en mars 2021 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

© 2021 Adélaïde Le Chevallier
Tous droits réservés

Adélaïde Le Chevallier

HÉRÉTIQUES

Roman

Atramenta

À mon frère Amaury, mon soutien

CHAPITRE 1

— ... Et n'oublie pas de nourrir les cochons Arnat !

Le jeune garçon marmonna dans sa barbe naissante. Il venait tout juste d'avoir 16 ans, et il était un homme accompli à présent : il avait tué son premier sanglier comme l'exigeait la tradition, ne s'en sortant qu'avec une mince cicatrice au menton, avait été reconnu par Malulf le doyen du village comme apte à entretenir foyer et femme, et pourtant sa mère continuait ostensiblement à le traiter comme un petit garçon. Si Edwin, de deux ans son aîné ne lui avait pas enseigné le devoir et l'honneur, Arnat n'aurait pas hésité à laisser derrière lui sa mère, sa petite sœur, et cette maudite auberge pour s'évader de ce village miséreux qui le comptait parmi ses habitants. Fall'hac s'étendait en une multitude de ruelles désordonnées, le long desquelles poussaient des maisonnées branlantes comme l'auraient fait de mauvaises herbes. Engoncé dans la vallée que dominait une montagne sinistre sur laquelle peu osaient s'aventurer, le village semblait survivre plus que vivre, comme s'il voulait démontrer que la nature elle-même n'avait plus d'emprise sur le choix des hommes, et que ceux-ci étaient maîtres de tout ce que leurs pieds belliqueux foulaient. Arnat avait grandi ici, dans ce village que personne n'espérait faire un jour prospérer, il connaissait la vallée mieux que quiconque, s'y étant aventuré en dépit de sa mère avec son frère Edwin, conquérant les vallées, dominant les vents et caressant l'espoir d'accomplir moult prouesses. Ils étaient alors invulnérables, des patrouilleurs qui ne craignaient rien ni personne, jusqu'à ce qu'arrive ce sombre jour.

Arnat avait 13 ans alors, et il s'était aventuré plus loin que les deux frères n'avaient jamais osé le faire.

— Reviens ! lui avait intimé Edwin.

Mais n'écoutant que sa curiosité, la mise en garde avait poussé le garçon à s'aventurer plus loin encore. Entendant un grognement sourd à quelques pieds de l'endroit où il se tenait, il avait pris une flèche dans le carquois flambant neuf que son père lui avait taillé à l'occasion de son anniversaire. Le souffle court, tapi dans les hautes herbes, il s'était avancé à pas de velours en prenant bien garde de ne pas se mettre sous le vent pour que sa proie ne le repère pas. Le tapis moelleux que lui offrait la mousse atténuait le bruit de ses pas. Entre les fourrés aux odeurs épicées, il avait vu se dessiner devant lui l'ombre d'un somptueux loup gris. Des crocs ivoire, des griffes acérées, une gueule immense, Arnat avait songé aux titres honorifiques qu'il gagnerait s'il ramenait une telle proie. De plus, cela ferait une bonne fourrure qu'il pourrait revendre à prix d'or s'il descendait jusqu'à Guilm, la ville qui se tenait au sud des montagnes. Avec détermination, il avait bandé son arc et visé. Sa main habile avait frôlé sa joue, la pointe de sa flèche visant les côtes de l'animal.

— Arnat ! avait hurlé Edwin.

Le garçon avait sursauté et la flèche était partie d'un trait se fichant dans la jambe du loup qui avait poussé un rugissement monstrueux. La bête, folle de douleur, avait bondi dans les fourrés où se cachait le jeune garçon qui avait roulé sur le côté pour l'éviter. Arnat n'avait songé ni à la gloire qui venait de le frôler de son aile, ni à sa rage contre Edwin qui lui avait fait manquer sa cible. Seule la peur coulait dans ses veines, envahissant la moindre parcelle de lui-même. Une onde pure de panique l'avait submergé, il avait essayé de se relever, mais les crocs du loup s'étaient refermés autour de sa jambe, et le garçon avait mordu la poussière en hurlant. Une deuxième flèche tirée par Edwin s'était plantée dans le dos de la bête furieuse qui n'avait pas lâché sa proie pour autant. Arnat avait senti qu'il allait mourir, que sa bêtise allait avoir raison de lui comme ne cessait pourtant de le sermonner sa mère. Son père avait alors surgi de nulle part,

hurlant de tout son saoul, frappant la bête pour qu'elle ne s'en prenne pas à ses fils.

— Edwin ! avait-il hurlé. Ramène ton frère à la maison !

Le loup avait bondi sur leur père qui lui avait asséné un coup de bâton qui aurait assommé la brute la plus épaisse, mais cela avait semblé sans effet sur le loup qui avait émis un grondement rauque. Arnat que soutenait son frère, la jambe en sang, boitant comme un infirme, s'était retourné pour voir leur père se dresser dignement devant le monstre. Ses yeux sombres avaient croisé ceux de son fils une dernière fois, une lueur de résignation les avait traversés tandis que ses lèvres avaient murmuré : « je vous aime, ne me décevez pas ». Puis, pour leur faire gagner du temps, pour sauver ses enfants, il s'était lancé dans un combat sans merci avec l'énorme créature grise. Il y avait eu des bruits de lutte qui s'étaient atténués au fur et à mesure qu'Edwin le traînait en grognant entre les arbres. À quelques pieds d'eux, ils avaient vu leur mère sur le pas de la porte qui les regardait arriver, tremblante de peur. Elle avait couru jusqu'à Edwin pour les aider à franchir les derniers mètres tandis qu'Arnat grognait de douleur, le teint livide. Avant que leur mère n'eût claqué la porte, ils avaient entendu un unique hurlement déchirant, puis le silence s'était abattu, lourd, pesant, révélateur que l'erreur du cadet avait décidé du destin de leur père. Leur mère s'était effondrée en pleurs dans un fauteuil au bord de la fenêtre. Edwin, le visage grave, avait lancé un regard chargé de reproches à son cadet et était allé prendre leur petite sœur Clotseude dans ses bras. Arnat, allongé sur la pierre froide et poussiéreuse avait fermé les yeux sur ses fantômes qui reviendraient le hanter toute sa vie, et s'était laissé porter par le courant des émotions violentes qui avaient pris possession de son être entier. Il avait tué son père, son erreur lui avait coûté la vie.

Arnat gardait sur lui comme une malédiction les vestiges de son passé tragique. Edwin, lui, s'était assagi, avait pris femme et tentait de faire prospérer le commerce de bobines de fil qu'il entretenait avec son beau-père. Arnat avait soif de vengeance, il n'avait toujours pas trouvé une solution pour réparer la faute capitale qu'il avait com-

mise. Depuis que son frère avait quitté la maison familiale, Malulf lui avait confié la charge de sa mère et de Clotsende, et il se tenait à sa tâche ne voulant pas être responsable du déshonneur de sa famille une seconde fois. Avec une ferveur peu commune, il marchandait la nourriture, entretenait les sols avec l'aide de sa sœur qui, elle, cuisinait et servait les mets que les rares clients demandaient. Arnat rêvait de quitter le village. Depuis son plus jeune âge, il s'asseyait dans la cage d'escalier, écoutant avec attention le moindre récit des périples que les voyageurs d'une nuit débitaient à d'autres étrangers. Leurs langues, déliées par la bonne bière qu'ils brassaient, narraient leurs aventures, décrivant des paysages magnifiques, des combats héroïques et des êtres aux pouvoirs surprenants qu'ils avaient rencontrés au cours de leurs chevauchées. Le jeune garçon s'était entraîné seul à l'épée, motivé par ces récits, rêvant de toutes ses forces d'un jour pouvoir entrer dans la cavalerie des marcheurs noirs.

Les marcheurs noirs étaient un groupe formé des meilleurs éléments du royaume, de braves cavaliers, des fines lames, des armes redoutables qui donnaient chasse aux hérétiques qui n'apportaient que malheur et famine au royaume.

Arnat avait déjà vu de ses propres yeux des hérétiques, et tous ceux qui en parlaient ou croyaient en avoir vu tremblaient en relatant les atrocités qu'ils commettaient. À l'âge de 15 ans, il avait assisté à l'exécution de l'un d'eux : un vieillard avec qui il avait marchandé avait été accusé de pratiquer des actes contre nature. À cette occasion, les marcheurs noirs étaient descendus sur Fall'hac et avaient dressé un bûcher sur la place publique. Jamais aucun évènement n'avait attiré autant de monde. Jouant des coudes, il s'était glissé aux premiers rangs pour ne rien rater du spectacle. Les gardes avaient empoigné l'homme si frêle qu'il ne tenait pas sur ses jambes. Il semblait si innocent, si déboussolé qu'Arnat avait presque eu pitié quand il était passé devant lui, traînant des pieds, courbant la tête. Sa chemise était déchirée laissant apparaître de longues balafres sanguinolentes qu'avait laissées le fouet des marcheurs noirs, le sang tachait ses vêtements : il avait l'air pitoyable. Pourtant, avec la foule il avait

hué le vieillard, avec la foule il lui avait craché dessus. Il avait même retiré l'une de ses bottes pour la lancer à la tête du vieil homme.

– Traître ! avait-il hurlé.

Les yeux vides de l'homme l'avaient dévisagé, et une larme grosse comme un poing avait roulé sur sa joue. Sans montrer aucun signe de compassion, les hommes masqués par un heaume noir d'ébène avaient attaché le malheureux au centre du bûcher. L'un d'eux avait allumé une torche qu'il avait brandie bien haut devant lui. Il avait attendu le silence complet avant d'entamer d'une voix forte :

– Famille, voisin, ami, employé... tout le monde a quelque chose à cacher ou à nous cacher. Ces gens sont la vermine de notre pays, la honte du roi et la cause de votre misère.

Des murmures approbateurs avaient parcouru l'assistance.

– Dénoncez, vous serez récompensés, cachez...

Il avait laissé planer un silence morbide avant de cracher :

– Cachez et vous brûlerez.

Il avait alors abaissé sa torche et les fines brindilles s'étaient enflammées en un rien de temps. La fumée avait piqué les yeux d'Arnat et l'avait fait pleurer, mais il avait écouté sans broncher les hurlements de l'homme, se convainquant que cela était nécessaire à leur survie. Depuis ce jour, il s'était promis de se donner tous les moyens pour un jour être un marcheur noir et faire régner la justice, afin de protéger le peuple et le roi comme ces hommes.

Avec les années, sa résolution n'avait pas faibli, mais il ne cessait de se demander s'il existait réellement des personnes détenant des pouvoirs surnaturels. Il avait glané de ça et de là, quelques informations qui divergeaient fortement selon que ce soit untel ou untel qui la lui donnait. Les sorciers étaient tantôt laids et terrifiants, vieux comme le monde et sournois. D'autres les décrivaient comme des surhommes, des créatures enchanteresses, d'une beauté qui n'avait pas son pareil, et que nul ne regrettait de mourir dans de telles conditions puisque le paradis, ils l'avaient déjà atteint en les rencontrant. Arnat commençait même à penser que les enfants enlevés, ou sauvagement massacrés n'étaient que la simple œuvre de la nature, aussi dévastatrice fût-elle.

Avec un grognement, il entra dans la cave munit d'une torche. Arnat en avait assez de recevoir des ordres de sa mère, et assez d'être celui qui se devait de surveiller les cochons, pour qu'ils soient en bonne santé, pour qu'ils soient gras, et pour qu'une personne mal intentionnée ne les leur dérobe pas. Il attrapa un seau rouillé, empoigna un sac de grain qu'il avait acheté deux jours plus tôt à Guilm, et remonta les marches de pierre rendues glissantes par l'humidité et la mousse. Attrapant son couteau dans sa manche, le garçon déchira le sac, renversa son contenu nauséabond dans le large seau qu'il plaça dans l'enclos. Dans des grognements de joie et de satisfaction, les porcs se ruèrent sur la nourriture, poussant leurs congénères pour manger plus.

— Mangez donc, c'est moi qui rirai quand vous serez dans mon assiette, grinça-t-il.

Il tira sur sa tunique déchirée, et remonta ses braies tout en jetant un regard alentour. L'étroite ruelle pavée qui menait à la place centrale était glaciale et sombre en ce début de matinée. Arnat frotta ses bottes sur la marche devant chez lui et entra dans la salle à manger. Des tables taillées en bois grossier étaient disposées aléatoirement sur le sol de pierre. Plus loin, un escalier montait jusqu'aux chambres qu'ils louaient à la nuit. Une enseigne fanée dehors annonçait que l'établissement s'appelait Le Loup Gris. Sa mère avait tenu à changer le nom de leur auberge, en hommage à leur père. Clotsende était en train de s'affairer à récurer les sols avec une application consternante. Quand Arnat la vit, une bouffée d'amour l'envahit. Sa petite sœur était belle comme le jour, avec ses longs cheveux blonds qui descendaient en cascade sur ses épaules, ses grands yeux bleus rieurs et ses fossettes craquantes. Sa robe rapiécée ondulait gracieusement à chacun de ses mouvements, et ses vêtements, bien que pauvres, lui seyaient comme à une reine. Elle n'avait pas encore l'âge de se marier, mais leur mère avait déjà dû faire face aux nombreuses demandes de prétendants, qui aveuglés par la beauté de leur sœur, se fichaient éperdument de son rang et de sa pauvreté. À chaque fois, leur mère avait poliment décliné l'offre, bien que les richesses promises auraient pu les tirer de la misère dans laquelle ils se trouvaient.

Il alla lui déposer un baiser sur le front, et elle arrêta sa tâche le regardant avec des sourcils froncés.

— Arnat, tu as pu ramener de Guilm les légumes que je t'avais demandés ?

— Non, je suis désolé, dit-il honteux. Mais j'ai été contraint de choisir ce que je ramènerai. Guilm est à un jour de marche et je n'ai que mon dos pour tout porter depuis que l'on a vendu notre âne.

Elle soupira et se remit à frotter le sol.

— Essaie d'aller chasser alors et de ne pas revenir les mains vides, mère me tuera s'il n'y a rien à manger pour les clients ce soir.

— Si client il y a, ajouta-t-il acerbe.

Il essuya un regard réprobateur, mais il se rendit tout de même derrière le lourd comptoir de bois où il décrocha d'une pointe dans le mur sa cape, son capuchon, son arc et ses flèches. Il enfila le tout, sortit de chez lui et courut à l'autre bout du village où il s'arrêta devant une petite porte rouge engoncée dans le mur. Il frappa trois fois d'un coup sec, regardant les gens passer devant lui. Le judas s'ouvrit, mais il ne daigna pas regarder qui se trouvait de l'autre côté de la porte. Aubrée, la femme de son frère, l'exaspérait bien qu'il n'en laissait rien montrer. Elle n'était bonne qu'à donner des ordres et ne savait pas faire grand-chose de ses dix doigts. Le mariage d'Edwin et d'Aubrée n'échappait pas aux règles, c'était un mariage arrangé par les parents de cette dernière, bien plus riches que la mère des deux garçons, et qui avaient consenti à ce que leur fille unique épouse l'homme qu'elle aimait. Aubrée n'était ni belle, ni débrouillarde, c'était une petite fille gâtée qui avait obtenu ce qu'elle voulait, et Edwin l'avait épousé sans émettre de protestation ; leur famille avait besoin de la dot que leur mariage avait offerte. De même, Arnat venait tout juste d'atteindre les 16 ans, et sous peu, sa mère arrêterait d'exiger de lui qu'il nourrisse les cochons pour qu'il courtise à la place une gentille fille dans le projet d'une union convenable. Aubrée lui ouvrit la porte et dit d'une voix grinçante :

— Ton frère arrive, ne t'attaque pas à plus gros que toi Arnat, je veux le voir rentrer entier.

Toutes les fois où son frère l'accompagnait à la chasse, Aubrée lui servait ce même sermon sans s'en lasser, exprimant un plaisir sournois à voir la tête de son beau-frère rougir de colère sans pour autant qu'il n'émette le moindre son. Arnat maudissait Aubrée, mais il savait que s'il ouvrait la bouche pour proférer la réplique cinglante qu'il avait à l'instant sur le bout de la langue, il ne pourrait plus voir son frère. Et il ne pouvait se résoudre à cela. Il entendit les bottes de son aîné marteler le dallage, sa tignasse brune apparut dans l'encadrement de la porte. Aussitôt Aubrée s'accrocha à son bras telle une sangsue.

— Sois prudent, murmura-t-elle assez fort pour qu'Arnat l'entende. S'il est imprudent ne le suis pas, et je t'en supplie n'essaie pas de le sauver, il t'est déjà redevable.

Arnat grinça des dents tandis qu'Edwin lui répondait d'une voix sèche.

— Ne me donne pas d'ordre Aubrée, je ferai ce qu'il me plaira de faire.

Sur ces mots, il passa son capuchon sur la tête et s'éloigna à grands pas vers la vallée sans se retourner, lançant un vague :

— Nous sommes partis, Arnat.

Ce dernier se retourna pour adresser un sourire moqueur à Aubrée puis pressa le pas pour rejoindre son grand frère. Edwin avait pris du poids depuis qu'il était parti de la maison familiale il y a un an, son ventre et ses joues étaient plus rebondis, dû à ses journées pleines passées devant un bureau, alors qu'il les utilisait à chasser auparavant. Ils sortirent du village sans plus s'adresser un mot. Arnat était heureux des quelques moments d'intimité qu'il pouvait passer avec Edwin, il était le seul homme à la maison et profitait des moments où il pouvait s'échapper de cet endroit où il était entouré de femmes. Remarquant alors l'arc sculpté qu'arborait Edwin dans le dos, il siffla :

— Tu as un nouvel arc ! Une vraie œuvre d'art !

— C'est Aubrée qui me l'a offert.

Le silence revint de lui-même, jamais ils ne parlaient d'Aubrée entre eux. Ils n'avaient pas besoin de mettre des mots sur les ressentiments qu'ils éprouvaient tous deux à son égard.

— Tout va bien chez nous ? demanda Edwin d'une voix éteinte.

Bien que cet endroit ne soit plus son foyer, il n'avait jamais réussi à appeler Le Loup Gris par un autre nom que « chez lui ».

— Oui, toujours des prétendants pour Clotsende, et le marchandage et les cochons sont pour moi.

— Sois content de ce que tu as maintenant, tu ne sais pas ce que l'avenir te réserve.

— Hum, grogna Arnat.

— Il y a des clients en ce moment ?

Ils s'enfonçaient de plus en plus loin dans la forêt et leurs ombres sous les arbres prenaient des formes inquiétantes. Des odeurs de pin envahirent le nez des garçons, le sol sous leurs pas se fit plus malléable.

— Pas grand monde cette semaine. Il y a eu un ivrogne que j'ai dû mettre à la porte il y a quelques jours. Sinon c'est calme.

Ils firent le tour des pièges que le cadet avait installés la veille et récoltèrent trois lapins. Edwin s'aventura seul un moment et revint bredouille. Quand le jour commença à décliner, ce fut presque à regret que les garçons reprirent le chemin du village, emmaillottant leur gibier dans la sacoche de toile qu'Arnat avait prise avant de partir. Ils n'étaient qu'à quelques mètres du village quand ils entendirent une agitation peu commune dans les rues. D'un regard entendu, ils parcoururent le dernier kilomètre en courant aussi vite que leurs jambes le leur permettaient. Ce sont rouges et essoufflés qu'ils arrivèrent au milieu de la foule. Arnat repéra l'un de ses voisins et tira sur la manche d'Edwin pour que ce dernier le suive.

— Conrad ! Hé Conrad !

Il fit de grands signes jusqu'à ce que l'homme eût posé les yeux sur lui.

— Arnat !

Il lui lança une bourrade dans l'épaule, ce auquel il répondit gaiement.

— C'est quoi toute cette agitation ? demanda le jeune homme.

— Deux étrangers viennent d'arriver en ville, un homme et une

femme qui semble blessée. Ta mère les installe dans une chambre du Loup Gris, y'a Sancie la guérisseuse qu'est avec eux. Malulf fait ce qu'il peut pour gérer l'attroupement, mais l'nouveau attire les curieux hein ? Moi j'bouge pas d'ici !

Edwin lança un regard à son frère.

— On ne va pas pouvoir entrer par là, viens on va faire le tour par derrière !

Ils suivirent une lignée de ruelles sinueuses avant d'arriver devant la petite porte verte que l'on ratait aisément si on ne la connaissait pas. Arnat frappa trois coups, puis deux. Comme il l'espérait, leur sœur vint leur ouvrir.

— Edwin ! s'exclama-t-elle en voyant son aîné.

Comme une petite fille, elle lui sauta dans les bras. Et sans se soucier des états d'âme de Clotsende, désireux de satisfaire sa curiosité, Arnat la pressa :

— On a entendu que des étrangers étaient arrivés, où sont-ils ?

— Dans la salle à manger pour le moment.

— Tiens !

Il lui lança la sacoche contenant les lapins.

— C'est la chasse d'aujourd'hui, fais-en ce que tu veux !

Sans prendre le temps d'ôter sa cape et son arc, il laissa sa fratrie derrière lui et courut jusqu'à la salle à manger. Dehors, il entendait résonner la voix grave et forte de Malulf qui essayait en vain de dissiper l'attroupement inhabituel qu'il y avait devant l'auberge. Mais aucun de ses grands moulinets de bras ou de ses ordres ne fit plier la curiosité des villageois, il y avait des visages collés aux fenêtres, qui, avides d'information, essayaient leurs nez gras sur les vitres que Clotsende avait nettoyées plus tôt dans la journée.

— Arnat ! Enfin ! s'exclama Sancie. Peux-tu fermer les rideaux et allumer un bon feu dans la cheminée s'il te plaît ?

Il hocha la tête et courut dans tous les sens pour fermer les rideaux à la barbe des curieux. Puis il alla ramasser de grosses bûches dans la cour et les entassa adroitement dans l'âtre en pierre. Bientôt, des flammes dorées vinrent lécher l'atmosphère, et une douce chaleur

se répandit dans l'air. Il osa alors considérer les personnes qui l'entouraient. Meticuleusement, il ôta sa cape et son capuchon, posa son arc sur une table et s'avança doucement vers celle où un corps était étendu. Personne ne semblait le remarquer, et il en profita pour se glisser aux premières loges de cet intrigant spectacle. Il dévisagea l'homme qui se tenait debout en face de lui : il avait le visage grave et froncé. Ses cheveux et sa barbe étaient d'un gris argenté, ses habits étaient simples, et une courte dague pendait à son flanc gauche. Malgré son âge, il semblait robuste, il se tenait droit et son regard gris était dur comme la pierre. S'approchant plus encore, il se mit sur la pointe des pieds et posa ses yeux sur la femme allongée sur la table. Il fut surpris par deux choses, la première étant que la femme portait des vêtements d'homme, et la deuxième fut sa jeunesse ; elle ne semblait pas plus âgée que lui-même. Comment ces deux personnes d'âges si différents avaient-elles été amenées à voyager ensemble ? Sancier écarta les cheveux noirs comme le charbon de la jeune femme, et Arnat la dévisagea les yeux écarquillés. Jamais il ne lui avait été donné d'observer un si beau visage : elle avait les traits fins et délicats comme de la soie, de légères taches de rousseur parsemaient ses joues, ses cils étaient aussi noirs que ses lèvres rouges... Il aurait pu rester toute une vie à la contempler que cela n'aurait pas été assez. Il remarqua alors le sang qui coulait au coin de sa bouche et la dague plantée dans son abdomen.

– Sancier... dit-il. Elle...

– Je sais Arnat, pousse-toi de là tu me gênes !

À regret, il s'écarta de la table pour laisser la guérisseuse œuvrer. La respiration de la fille était saccadée et son visage était recouvert d'une mince pellicule de sueur.

– Pouvez-vous la sauver ? demanda l'inconnu avec un fort accent.

– Je ne peux, hélas, rien vous garantir, mais je vais faire mon possible. Amenez-moi mes herbes, de l'eau chaude, un linge propre, des fils et une aiguille. Après cela, laissez-moi seule.

L'homme aux cheveux d'argent prit entre ses mains calleuses celles de la jeune fille. Murmura quelque chose dans une langue

inconnue, puis s'éclipsa. La mère des trois enfants apporta à Sancier ce qu'elle lui avait demandé puis ensemble, ils se retirèrent laissant la guérisseuse seule avec la blessée. Ils se rendirent tous deux dans la minuscule pièce qui leur servait de cuisine, et où Clotilde et Edwin s'affairaient déjà à préparer un bouillon pour les deux inconnus.

— Je ne sais pas d'où ils viennent, mais ils ont dû faire une longue route avant d'arriver ici, déclara leur mère en sortant une énorme marmite. Oh oui, ça c'est bien sûr qu'ils ne sont pas d'ici. Tu as entendu son accent, Arnat ?

Le garçon hocha la tête et elle reprit le cours de ses pensées.

— Cette pauvre fille n'a pas la moindre chance de s'en sortir. Dans l'abdomen... une dague... depuis un jour... avec l'hiver et les maladies qui approchent... elle va mourir et sous mon toit en plus.

Elle secoua négativement la tête.

— Son grand-père va en être détruit, ça se lit sur son visage qu'il tient à elle plus qu'à sa propre vie.

— Son grand-père ? demanda Clotilde.

— Qu'est-ce qu'il pourrait être d'autre, conclut leur mère en haussant les épaules.

Ils s'activèrent tous les quatre en cuisine laissant les murmures réprobateurs de leur mère flotter au-dessus d'eux. Une demi-heure plus tard, le vieil homme fit appel à Arnat pour qu'il aille panser son cheval, et Edwin s'éclipsa pour retourner chez lui où Aubrée devait l'attendre. Sous les grosses gouttes de pluie qui martelaient les pavés de la cour, chargeant l'air d'une odeur humide et grasse, Arnat dessella le cheval, décrota ses sabots et brossa son pelage de cuivre. Flattant l'encolure de ce dernier, il l'amena sous le préau à l'abri de la pluie, puis maniant avec habileté l'énorme fourche, déposa de la paille et du foin pour la magnifique monture. Quand il rentra de nouveau dans l'énorme pièce sombre, il n'y avait plus trace des voyageurs, seul le vacarme habituel des soirées chargées l'accueillit. Il jeta un coup d'œil avide vers les escaliers de bois qui montaient à l'étage, et se dirigea vers sa sœur qui remplissait deux chopes d'une bière jaune et mousseuse.

— Tu sais combien de temps ils resteront ? demanda le plus âgé.

— Au moins le temps que la fille guérisse je pense, il faudrait vraiment qu'il soit fou pour repartir maintenant. À moins qu'il ne veuille sa mort.

Satisfait de la réponse, il lui prit les chopes des mains et alla les porter à la table où deux hommes bavardaient bruyamment. Une grosse pièce de cuivre roula dans sa direction sur le bois et il l'attrapa au vol. Arnat remarqua que beaucoup de personnes présentes ce soir étaient en réalité des habitants du village, qui étaient venus boire et manger ici plutôt qu'au Gai Luron, curieux d'en savoir plus au sujet des deux étrangers.

— ... des chevaux de qualité, entendit-il. Ils ont dû les payer une fortune !

— ... doivent venir de l'autre côté de la Grande Bleue s'tu veux mon avis !

Penseur, il attrapa deux bols en terre vides qu'il amena derrière le comptoir. Si l'homme disait vrai et que les étrangers venaient d'au-delà de la Grande Bleue, la mer qui bordait les atours de la capitale, ils avaient dû faire un long chemin pour venir jusqu'à Fall'hac. Arnat prit un seau et se rendit dans la cour où il puisa de l'eau pour la vaisselle. Tandis qu'il tirait sur la chaîne pour remonter le seau, il entendit hennir doucement sur sa gauche. Il laissa alors son travail de côté et s'approcha de la splendide bête dont il s'était occupé. Il lui caressa doucement la tête en murmurant quelques mots. Une flammèche vint percer l'obscurité à côté de lui, et il se retourna brusquement en tirant son petit couteau de sa manche. L'homme aux cheveux d'argent se tenait devant lui, silencieux, fumant avec délice une pipe qu'il portait religieusement à sa bouche. Soufflant un rond de fumée bleue au visage du garçon, il dit de son accent chantant :

— Tu as de bons réflexes.

Arnat ne lui répondit pas, se contentant de le dévisager. L'étranger s'approcha de l'étalon et lui flatta l'encolure.

— Tu t'en es admirablement occupé, je te remercie.

Le silence revint de nouveau.

– N’as-tu donc pas de langue, petit ?

– Si messire, dit-il à voix basse.

Il était impressionné par cet homme à la carrure imposante, et avait peur de se rendre sot en ouvrant la bouche.

– Messire ?

Il considéra Arnat un instant avant d’éclater d’un rire tonitruant.

– Moi, messire ? Non mon garçon ! Monsieur me conviendra parfaitement.

Et il rit de plus belle, des larmes en coulèrent même sur ses joues. Reprenant de son sérieux il reporta son regard sur le jeune homme.

– Comment tu t’appelles, mon garçon ?

– Arnat.

– Je ne veux pas t’offenser Arnat, mais n’as-tu pas d’autres ambitions que de tenir une auberge ? Un jeune homme comme toi pourrait partir s’il le voulait.

Les joues d’Arnat rougirent de colère.

– Sans vouloir vous décevoir, Monsieur, je suis le seul homme de la maison et je dois veiller sur ma mère et ma sœur. Je viens certes d’une modeste famille, mais elle en reste respectable, Monsieur.

– Grand dieu je ne me permettrai pas de critiquer ta famille ! Il est bien de constater que tu as le sens du devoir, mais n’aimerais-tu pas quitter Fall’hac ?

Arnat hésita avant de dire :

– J’aimerais rentrer chez les marcheurs noirs, Monsieur.

La plupart des personnes riaient quand il leur dévoilait son projet d’intégrer le corps d’élite du royaume, et il attendit que de nouveau résonne le rire caverneux de l’homme entre les pierres de la cour. Il n’en fut rien, l’homme avait une mine grave et le regardait avec des yeux redevenus de pierre.

– Les marcheurs noirs, hein ?

Il tira une longue bouffée sur sa pipe avant d’ajouter :

– Que sais-tu d’eux ?

– Ce sont les meilleurs, s’empressa d’ajouter Arnat en gonflant la poitrine. Ils chassent la vermine du royaume, Monsieur.

— Arnat ! Où est l'eau ? On a besoin de toi ! hurla Clotsende de la cuisine.

Les yeux du garçon se tournèrent vers l'étranger, comme s'il lui demandait l'autorisation de prendre congé.

— Va mon garçon, nous continuerons cette conversation plus tard.

C'est presque à regret que le garçon s'éloigna du vieil homme, il aurait aimé lui poser plus de questions. Mais pour le moment, c'était sa famille qui comptait sur lui, et sa famille passait avant le reste. De plus, cette soirée s'annonçait fructueuse et promettait de pouvoir leur permettre de mettre du beurre dans leurs épinards les prochains jours. Il ramassa son lourd seau d'eau ; ses mains étaient transies par le froid et ses doigts ne tenaient que difficilement la fine anse rouillée. Avant qu'il ne passe le seuil de la porte de la cuisine, l'homme aux cheveux d'argent lui lança un jeu de clé.

— Chambre 1, tu peux aller lui apporter un bol de bouillon et de l'eau s'il te plaît ?

Avant que le garçon n'ait eu le temps de protester, il lança une lourde pièce d'or qui roula dans la paume d'Arnat. Il considéra la somme énorme que venait de lui donner le vieil homme.

— J'irai lui porter le bouillon, Monsieur, mais c'est beaucoup trop je ne peux pas accepter.

Il releva les yeux cherchant la silhouette de l'étranger, mais il avait disparu.

— Monsieur ? hasarda-t-il.

Seul le silence lui répondit. Il referma alors sa main sur le métal froid et entra dans la cuisine.

— Qu'est-ce qui t'a fait prendre tout ce temps ? tonna sa mère. Il y a beaucoup de clients et on ne peut pas se permettre de rater un seul écu. Arnat, tu m'écoutes ?

Pour toute réponse, il déposa la pièce d'or sur la table devant sa mère qui resta coite.

— L'étranger veut que je monte du bouillon et de l'eau à la jeune fille.

Elle hocha la tête incapable de dire un mot, empocha la pièce et servit un grand bol de bouillon fumant. Elle coupa ensuite une

grande tranche de pain qu'elle enveloppa dans un torchon, remplit un pichet d'eau et fourra le tout dans les bras d'Arnat.

— Sois poli, ne la réveille pas, ne vole rien...

— Mère, gronda son cadet.

Elle lécha le bout de ses doigts et les passa dans les cheveux désordonnés de son fils. Il se recula vivement, il détestait quand elle faisait ça.

— Je n'ai plus 10 ans ! s'exclama-t-il en s'éloignant à grands pas.

Habilement, il évita les clients saouls sur sa route, sauta par-dessus une jambe et se baissa pour éviter un bras, tout cela sans renverser une seule goutte. Quand il eut traversé la forêt humaine, il monta lentement les escaliers, évitant soigneusement de faire grincer les marches du vieux bois rongé par l'humidité. Enfin, il s'avança à tâtons dans l'étroit couloir et frappa doucement à la porte de la chambre 1. N'obtenant pas de réponse, il glissa avec douceur la clé dans la serrure ; son cœur battait à tout rompre. Il entra dans la pièce faiblement éclairée par une bougie. Au fond sur le lit, la jeune fille était là, endormie, le visage figé en un rictus de douleur. Arnat resta un instant sur le seuil, contemplant chacun de ses traits et surtout heureux de ne pas la trouver morte. Il se sentait comme un imposteur ici, comme une personne qui ne devrait pas être là et être autorisée à regarder sans fin le visage splendide de la jeune fille. Il avait l'impression de violer son intimité, d'avoir dépassé les limites de sa vie privée. Pourtant il s'avança et posa la tranche de pain sur le bureau. Il hésita un instant avant de s'asseoir sur le bord du lit. La main blanche de la jeune fille se décala vers son bras et l'empoigna tandis que des mots inarticulés sortaient de sa bouche, et dont Arnat ne saisissait pas le sens.

— Je suis là pour m'occuper de vous, j'ai apporté à manger.

Avec maladresse, il passa sa main sous la nuque de la jeune fille et porta le bol fumant à ses lèvres. Docile, elle avala lentement. L'épais liquide brun coulait sur son menton et sur ses joues, et quand ses lèvres se refermèrent pour ne plus s'ouvrir, il insista d'une voix ferme.

— Vous devez manger, vous êtes gravement blessée et vous allez mourir si vous refusez de vous nourrir.

Il resta sans réponse, sans signe de vie. Résigné, il posa le bol sur la table de nuit et osa risquer un regard vers ses bandages : ils étaient imbibés de sang frais, et les côtes de la jeune femme se soulevaient difficilement en une respiration sifflante. Soudain, Arnat prit conscience qu'elle allait mourir, aucune personne ayant reçu une telle blessure ne pouvait guérir, même un miracle ne pourrait pas la sauver. Il se leva alors, décidé, repris ce qu'il avait amené et quitta la pièce. En descendant les escaliers, il songea à la lâcheté dont il venait de faire preuve : il avait eu si peur qu'elle ne meure juste sous ses yeux qu'il avait préféré fuir plutôt que de tenir compagnie à une mourante. Il alla accrocher les clés de la chambre à une pointe dépassant du mur et alla remettre en cuisine le bol aux trois quarts pleins ainsi que le pichet d'eau. Il sentit dans son dos le regard interrogateur de sa mère, mais il l'ignora et s'adonna corps et âme à sa tâche du soir : satisfaire les clients.

Quand enfin il s'écroula sur son lit de paille, le dos endolori, les pieds gonflés, il ne put trouver le sommeil malgré l'immense fatigue qu'il ressentait. En effet, il ne pouvait s'empêcher de penser à cette fille qui à l'étage du dessous, rendait peut-être son dernier souffle. Cette vision le glaçait, il n'était pas prêt à affronter la mort de nouveau. Il regarda ses mains calleuses qu'éclairait un pâle rayon de lune, il en avait assez de cette vie de domination, de cette dépendance qu'il avait vis-à-vis de sa famille et de l'argent. Il se tourna et se retourna dans son lit, cherchant en vain un sommeil qui ne venait pas ; les chambres confortables étaient réservées aux clients, sa sœur et lui avaient hérités d'une chambre commune au fond du couloir, sous les charpentes. En cette saison tempérée, le climat y était encore bon, mais en hiver la pièce était comparable aux glaciers de la montagne au sud de leur village, et en été, à une fournaise insoutenable. Il tomba finalement dans les bras de Morphée après avoir ruminé ses pensées pendant de longues heures.